

LOUIS CALLEBAT

UNE THÉORIE RÉSURGENTE : L'AFRICITAS

Summary: The *africitas* theory, for which Einar Löfstedt wrote in 1959 that: “it constituted only merely a historical significance”, nevertheless enjoys currently a militant resurgence, in particular clarified from a rereading of Apuleius.

Our communication aims to achieve two objectives: 1) To attempt, with the insight of over a century, an update, taking into account the scientific, historical, linguistic achievement involved in the establishment of this theory: nature of the corpus; research methods; regional diversification of Latin; linguistic state of roman Africa; *sermo cotidianus* and cultural languages; ideological presuppositions. 2) To evaluate the theoretical and methodological relevance of the theses supported by the contemporary supporters of a revived *africitas*.

Key words: African Latin, *africitas*, regional diversification of Latin

Que faut-il entendre précisément par *africitas* ?

Le mot est plurivoque dans ses actualisations diachroniques. Trois modèles conceptuels sont identifiables :

1. Concept d'abord de simple marqueur géographique qui, à l'instar de la *patauinitas* livienne, et hors de toute systématisation linguistique, identifie une particularité de *dictio* relevée chez quelques auteurs africains.
2. Concept linguistique, d'autre part, appréhendant comme dialecte spécifique le latin de l'Afrique romaine, concept aujourd'hui reformulé à partir de bases et de perspectives nouvelles.
3. Concept enfin plus récent, de la fonction déterminante du substrat indigène sur l'ensemble de la création culturelle, littéraire, artistique de l'Afrique romaine.

1. Dans la première occurrence connue, attestée chez l'humaniste espagnol Juan Luis Vives, le mot *africitas* fonctionne comme marqueur géographique d'un mode particulier de *dictio* relevée par Vives dans l'œuvre de saint Augustin, le *De ciuitate Dei*,

singulièrement¹. Vives explicite, dans ce même passage, à propos de Tertullien, les caractères négatifs de cette *dictio* : obscurité et confusion. Érasme, dont Vives fut le disciple et l'ami, évoquait, pour sa part, sans utiliser l'abstrait *africitas*, l'affectation littéraire laborieuse des textes officiels africains et, s'agissant de saint Augustin, une tendance à l'obscurité et à la lourdeur : *In decretis Afrorum deprehendas anxiam affectationem eloquentiae [...] Subobscurus et submolestus est nonnunquam et Augustinus*. Ajoutant que ces « traits africanistes » ne sont pas totalement absents de l'œuvre d'Arnobé, Érasme situe le phénomène au rang de particularités régionales telles que la *patauinitas* : *Nec mirum si Gallus refert gallicum quiddam, si Pœnus Punicum, cum in Liuiio nonnullos offendat patauinitas*².

À ce niveau d'acception le terme *africitas* – structure formelle vraisemblablement démarquée de *patauinitas* – apparaît, hors de toute systématisation linguistique, comme simple caractérisation de modes typiques d'expression particuliers à quelques écrivains et rédacteurs administratifs. C'est la caractérisation dominante de ces premiers témoignages, à savoir l'emphase laborieuse de quelques textes latins de l'Afrique romaine, que dénote le *tumor africus* de Saumaise, abusivement appliqué par la suite à tout ce qui apparaissait aux philologues comme abondance verbale, force, éclat, violence ou discordances chez les auteurs africains. Non moins abusive a été la synonymie établie par la critique moderne entre *tumor* et « baroque », le terme « baroque » dénotant, nous le dirons à propos d'Apulée, un concept esthétique relevant d'un champ sémantique très différent.

2. Le second modèle conceptuel de l'*africitas* n'est plus celui de simple marqueur de régionalismes isolés, mais un concept opératoire appliqué à la définition d'un système linguistique spécifique à l'Afrique romaine. Michael Zink³ et, surtout, le Dr Karl Sittl furent les initiateurs de cette théorie. Dans la Dissertation présentée en 1882 à Erlangen, *Die lokale Verschiedenheiten der lateinischen Sprache*, K. Sittl défendait la thèse selon laquelle aurait existé un latin africain dialectal dont les traits caractéristiques essentiels seraient la conséquence de l'environnement, du tempérament des habitants, et de la pérennité d'un état de la langue latine implanté par les premiers colons. Bénéficiant, lorsqu'elle fut connue, d'un large accueil favorable, la thèse de K. Sittl reposait cependant sur des bases éminemment fragiles. La théorie des climats – mot pris à l'origine au sens de « propriétés atmosphériques d'une région » et dans son acception astronomique (inclinaison de l'axe de la terre) – relevait d'abord, sans doute d'une théorie ancienne, largement traitée dans le *Corpus hippocratique*, systématisée dans l'enseignement de Panaetius, adoptée par Posidonius et très souvent exploitée par les auteurs grecs et latins. Cette théorie, sur laquelle s'appuyait Sittl était à la fois scientifiquement mal fondée et susceptible de s'ouvrir sur une pluralité d'interprétations déformantes, comme l'attestent les multiples avatars interprétatifs de son histoire, depuis saint Thomas jusqu'à Hegel, en passant par les géographes arabes,

¹ VIVES, J.-L. : De tradendis disciplinis III (1531). In *Opera omnia I*. Basel 1955, 482.

² ERASMUS : *Praef. in Hilarii edit.* (1523) = *Epist.* 613. In *Opera III*. Leyden 1703, 695.

³ ZINK, M. : *Der Mytholog Fulgentius. Ein Beitrag zur römischen Literaturgeschichte und zur Grammatik des afrikanischen Lateins*. Würzburg 1867.

Montesquieu et... le national-socialisme. S'agissant plus particulièrement d'une étude linguistique sur le latin de l'Afrique romaine, la théorie des climats posait un a priori déformant pour toute analyse objective d'un substrat indigène. La notion d'un conservatisme linguistique marqueur de l'*africitas* ne se révélait pas mieux fondée, au regard d'une histoire de la langue latine en évolution continue et, s'agissant plus précisément de l'Afrique romaine, largement ouverte à des influences extérieures et ayant connu un processus de colonisation échelonné sur une très longue période. Si la première tentative de colonisation fut en effet celle de Caius Gracchus, elle fut suivie par la déduction par Marius de plusieurs milliers de colons, puis par celles de César et d'Auguste et, plus tard, sous les Antonins, par une reprise importante de la colonisation, désormais confiée à des contingents de vétérans, cependant que, dès l'époque de Claude, la relève des colons fut effectuée par les Néo-romains des Provinces les plus romanisées et, dès les Flaviens, par des Africains⁴. Il appert que, dans ce contexte, la notion d'archaïsme proposée par Sittl ne pouvait que se révéler aberrante.

Systématisé en théorie linguistique par un groupe de savants allemands (Edouard Wölfflin, Phillip Thielman, Gustav Landgraf, Bernhard Kübler) auxquels s'associa avec enthousiasme le français Paul Monceaux (« Le sol africain, écrivait-il⁵, dans une page toute imprégnée de lyrisme orientaliste, est l'un des facteurs, et non des moindres de la littérature africaine. Ici, pour comprendre l'homme de lettres, il faut regarder la nature »), le concept d'*africitas* initié par Sittl fut méthodiquement vidé de sa substance par les analyses critiques de William Kroll⁶ et Dorothy Brock⁷ : mise en évidence, au-delà de la pertinence contestable de la théorie des climats, du caractère hétéroclite d'un corpus où figuraient des auteurs non africains, application impropre de l'archaïsme au latin d'Afrique, identification abusive de sémitismes dans ce latin et, plus généralement, utilisation de faits et données linguistiques non spécifiques à l'appui de la thèse proposée.

Une dizaine d'années plus tard Sittl reconnut lui-même les faiblesses de cette thèse qui ne tomba cependant que progressivement en désuétude. « L'africanité, écrivait Wittmann⁸, en 1938, dans un environnement il est vrai porteur pour ce type d'affirmation, est le résultat ou la combinaison de deux facteurs, le premier, biologique : le sang et la race ; le second géographique : le sol et le climat ».

Le mot *africitas* survécut comme signe au moins de référence à la doctrine radicale de K. Sittl. Dans un temps de « réévaluation », mot par lequel S. Lancel⁹ caractérisait son excellente mise au point de 1985, les recherches touchant la latinité de l'Afrique romaine portèrent essentiellement sur des questions particulières, phonétiques, lexicales, grammaticales. R. Braun relevait ainsi un emploi de *quis* pour *quisque*,

⁴ Sur le peuplement et les mouvements de population de l'Afrique romaine, voir LASSÈRE, J.-M. : *Vbique populus*. Paris 1977.

⁵ MONCEAUX, P. : *Les Africains*. Paris 1894, 44.

⁶ KROLL, W. : Das afrikanische Latein. *RhM* 52 (1897) 569–590.

⁷ BROCK, M. D. : *Studies in Fronto and His Age*. Cambridge 1911, 161–261.

⁸ WITTMANN, W. : *Das Isisbuch. Untersuchungen zur Geistesgeschichte des 2. Jahrhunderts*. Berlin–Stuttgart 1938.

⁹ LANCEL, S. : Y a-t-il une *africitas* ? *REL* 63 (1985) 161–182.

emploi dont le plus ancien exemple figurerait dans une inscription africaine de 152¹⁰. Il présentait également comme propre au latin d'Afrique la locution rarissime : *non solum (tantum)... quantum etiam* dans laquelle un subordonnant prend la place de la conjonction adversative attendue¹¹. Lors du 1^{er} Colloque sur le Latin vulgaire et tardif¹², Tamás Adamik posait, pour sa part, le problème d'emplois des formes du vocatif pour le nominatif des noms masculins (emploi plus tard considéré par A. Guzzo comme influencé par le punique, cet emploi représentant, jugeait-il, le transfert en latin d'une forme punique d'un nom latin¹³)...

Des approches plus synthétiques de la question de l'*africitas* furent également tentées : celle notamment de J. Fontaine¹⁴ envisageant, je cite, de « suivre des pistes de recherche stylistiques et esthétiques, mais aussi des traits dans les formes de sensibilité, le tour d'esprit, les catégories intellectuelles et religieuses qui semblent particulariser de tels auteurs et, peut-être, présenter quelques traits spécifiques d'une romanité africaine ». Plus précisément ciblée et marquant une étape sans doute plus pragmatique dans l'histoire de l'*africitas* fut, dans les dernières années du XX^e siècle, la communication de notre regretté ami H. Petersmann¹⁵. Si les faits étudiés n'étaient pas tous absolument convaincants, et si l'origine de certains de ces faits était abusivement rattachée à l'influence de dialectes italiques qu'auraient introduits les premiers colons, l'étude de H. Petersmann permettait de reprendre sur des bases, non plus stylistiques, mais proprement linguistiques le problème jusqu'alors mal posé de l'*africitas*.

Deux facteurs fondamentaux en ont déterminé une reformulation scientifiquement pertinente : Les travaux tout d'abord d'historiens contemporains, plus particulièrement ceux de Cl. Lepelley¹⁶, de M. Bénabou¹⁷, et surtout de Y. Modéran¹⁸ dont les analyses, ouvertes sans doute à la discussion dans une problématique éminemment complexe, mais solidement et objectivement étayées, ont mis en lumière la richesse et la diversité d'un substrat indigène jusqu'alors arbitrairement caractérisé par les traits dépréciatifs d'une civilisation figée, violente et inapte à assimiler une

¹⁰ CIL VIII 2728, 46. Cf. BRAUN, R. : Nouvelles observations linguistiques sur le rédacteur de la Passio Perpetuae. *Vigili ae Christianae* 33.2 (1979) 105–117.

¹¹ BRAUN, R. : Sur une locution du latin d'Afrique. In BIBAUW J. (ed.) : *Hommages à Marcel Renard*. Bruxelles 1969, 133–139. Sur cet emploi, voir ADAMS, J. N. : *The Regional Diversification of Latin, 200 BC–AD 600*. Cambridge 2007, 519–520.

¹² Cf. ADAMIK, T. : Bemerkungen zum Gebrauch des Vokativs und zur Afrikanischen Latinität. In HERMAN, J. (ed.) : *Latin vulgaire – latin tardif. Actes du 1^{er} Colloque international sur latin vulgaire et tardif (Pécs, 2–5 septembre 1985)*. Tübingen 1987, 2–9.

¹³ Cf. GUZZO, A. : More on the Latin Personal Names Ending with *-us* and *-ius* in Punic. In ZEVIT, Z. – GITIN, S. – SOKOLOFF, M. (eds) : *Solving Riddles and Untying Knots: Biblical, Epigraphic and Semitic Studies in Honor of Jonas C. Greenfield*. Winona Lake 1995, 495–504. Sur cet emploi, cf. ADAMS (n. 11) 571.

¹⁴ FONTAINE, J. : Introduction. In *Reallexikon für Antike und Christentum*, Spbd. 1985, col. 136.

¹⁵ Cf. PETERSMANN, H. : Gab es ein afrikanisches Latein? Neue Sichten eines alten Problems der lateinischen Sprachwissenschaft. In GARCÍA HERNÁNDEZ, B. (ed.) : *Actas del IX Coloquio Internacional de lingüística Latina*. Madrid 1998, 125–136.

¹⁶ LEPELLEY, Cl. : *Les cités de l'Afrique romaine au Bas-Empire*. Paris 1979.

¹⁷ BÉNABOU, M. : *La résistance africaine à la romanisation*. Paris 1976.

¹⁸ MODÉRAN, Y. : *Les Maures et l'Afrique romaine*. Rome 2003 ; MODÉRAN, Y. : Les Maures de l'Afrique romaine dans l'Antiquité tardive. *REL* 82 (2003) 249–269.

véritable civilisation. Le second facteur fut celui d'une démarche nouvelle d'enquête qui associait à la philologie les apports essentiels de l'histoire, de l'archéologie et de l'anthropologie.

Les travaux de J. N. Adams constituent une mise en œuvre exemplaire et remarquablement féconde de cette méthodologie, s'agissant plus particulièrement de son ouvrage sur la *Diversification régionale du Latin*¹⁹, mais aussi de ses articles sur les ostraca de Bu Njem²⁰, de son étude sur le bilinguisme²¹ et de sa récente *Anthology*²². Ces travaux sont particulièrement éclairants non seulement par leur richesse informative qui embrasse les diverses régions romaines et offre une perspective comparative exceptionnelle, mais aussi par l'application à cette enquête de la notion actualisée de *variation*²³ : mise en œuvre d'une méthodologie qui intègre avec rigueur les faits linguistiques dans le complexe de leur espace spécifique, historique, géographique, socio-culturel, qui établit une approche différenciée entre textes canoniques (littéraires, théologiques, épigraphiques) et textes relevant d'un registre commun. Des analyses telles que celle des ostraca de Bu Njem, datés essentiellement de 250 et découverts entre 1967 et 1976 dans les fouilles de Golas, en Tripolitaine, permettent ainsi de cerner une situation spécifique, mais vraisemblablement commune aux postes avancés de l'Empire : situation de recrues autochtones utilisant, faute d'une maîtrise suffisante du latin, un langage mixte mal fixé, bien que témoignant aussi, pour un petit nombre au moins d'entre eux, une ambition culturelle : cas de deux centurions, Q. Avidius Quintianus et M. Porcius Iasuchan, auteurs chacun d'un poème, le premier en sénares iambiques, avec de rares anomalies, le second en hexamètres douteux, les deux poèmes présentant par ailleurs de nombreuses altérations morphologiques et syntaxiques.

La situation linguistique de Bu Njem, comme celle, plus tardive (493), que laissent discerner les Tablettes Albertini, notamment étudiées par V. Väänänen²⁴, constituent des exemples-types, diversement actualisés en fonction des différentes strates socio-culturelles (communautés de militaires, de marchands, de paysans), des rapports complexes établis dans la province romaine d'Afrique entre latin et parlers autochtones. Dans une perspective plus large, le constat a pu être établi, s'agissant surtout de zones rurales et touchant essentiellement le lexique, d'un nombre significatif de provincialismes « forts », au sens donné à ce mot par J. N. Adams, c'est-à-dire dans lesquels un terme local est utilisé alors qu'un synonyme ou une dénotation sémantiquement proche sont attestés hors de la région.

Ces provincialismes ne sauraient être traités dans le cadre des frontières modernes. Ils se différencient entre communautés. À l'instar d'une langue latine en constante

¹⁹ ADAMS (n. 11).

²⁰ ADAMS, J. N. : Latin and Punic in contact ? *JRS* 84 (1994) 87–112; ADAMS, J. N. : The Poets of Bu Njem. Language, Culture and the Centurionate. *JRS* 89 (1999) 109–134.

²¹ ADAMS, J. N. : *Bilingualism and the Latin Language*. Cambridge 2003.

²² ADAMS, J. N. : *An Anthology of Informal Latin 200 BC–AD 900. Fifty Texts with Translation and Linguistic Commentary*. Cambridge 2016.

²³ Cf. ADAMS, J. N. : Social Variation and the Latin Language. *JRS* 104 (2013) 303–304.

²⁴ Cf. VÄÄNÄNEN, V. : *Étude sur le texte et la langue des Tablettes Albertini*. Helsinki 1965.

évolution et dans un environnement largement ouvert à des influences extérieures (sud de l'Italie, Sardaigne) ces variantes sont elles-mêmes instables et évolutives et se définissent comme novations, non comme archaïsmes. Si le punique, profondément implanté dans l'Afrique romaine, est le plus communément donné comme identifiant linguistique de ces régionalismes, la référence lybico-berbère ne saurait être négligée, mais reste difficile cependant à fixer scientifiquement. Bien cernée par Adams²⁵, cette référence constitue aujourd'hui un axe privilégié de recherches dans la revalorisation tentée du substrat indigène africain. Je signalerai seulement, eu égard à l'importance de la documentation rassemblée, sans préjuger de son interprétation, le monumental ouvrage de Carles Múrcia Sánchez²⁶ sur « La langue amazigh dans l'Antiquité à partir des sources grecques et latines ».

Tenter une reformulation, ou redéfinition, de la spécificité de la latinité de la province romaine d'Afrique conduit donc à envisager, non plus une entité linguistique dialectale, mais la situation linguistique d'une province dans laquelle ont perduré les structures fondamentales du latin (dont les premiers colons étaient déjà porteurs d'actualisations vivantes en regard de normes théoriques) et qui, comme les autres provinces a connu des variétés régionales, plus nombreuses cependant que dans d'autres provinces. Les caractères et conditions propres aux différentes communautés, les conditions locales, la diversité des dialectes et la forte implantation du punique dans les zones rurales sans doute, mais non exclusivement, une disparité marquée de statut social et culturel entre les habitants ont été les facteurs importants du développement de ces variations à préciser dans une perspective diachronique.

3. Le dernier avatar du concept d'*africitas* ne relève plus d'un domaine purement stylistique (particularités de *dictio*) ou linguistique (structures dialectales spécifiques), mais d'une redéfinition radicale de l'importance d'un substrat indigène, aux plans de la création artistique et littéraire, ainsi que des rapports liant à leur pays d'origine les écrivains africains de langue latine. Considérés, dans une première démarche, comme porteurs d'une idéologie coloniale, ces écrivains sont aujourd'hui très largement reconnus par les intellectuels maghrébins comme figures prestigieuses du patrimoine nord-africain. Apulée occupe, parmi ces écrivains, une place privilégiée. « Le premier romancier de l'humanité, écrit Walid Bouchakour, est un algérien », ajoutant, en nuancant son propos : « L'affirmation use peut-être de raccourci historique dans la mesure où l'on ne parlait encore ni de roman, ni d'Algérie, au II^e siècle, mais il n'en demeure pas moins que l'auteur de l'*Âne d'or* est bien l'illustre Apulée, natif de Madaure »²⁷. Plus sobrement, Assia Djebar qualifie l'*Âne d'or* de « chef d'œuvre qui

²⁵ ADAMS (n. 11) 571–573. Cf. BROWN, P. : Christianity and Local Culture in Late Roman Africa. *JRS* 58 (1968) 86–87 ; MILLAR, F. : Local Cultures in the Roman Empire: Libyan, Punic and Latin in Roman Africa. *JRS* 58 (1968) 126–134.

²⁶ Cf. MÚRCIA SÁNCHEZ, C. : *La Llengua amaziga a l'antiguitat a partir de les fonts gregues i llatines*. Barcelona 2010.

²⁷ Cf. *El Watan*, 29.07.17.

« serait le premier roman de la littérature algérienne »²⁸. Associant par ailleurs à Apulée d'autres auteurs africains de langue latine (Tertullien, Saint Augustin), Assia Djebbar affirmait dans son discours de réception à l'Académie française : « Ces grands auteurs font partie de notre patrimoine ». Plusieurs œuvres contemporaines d'écrivains maghrébins s'inscrivent dans cette réactualisation de l'*Âne d'or* et de son auteur : créations théâtrales telles que l'*Apulée* de Ahmed Hamdi ; œuvres romanesques (*Apulée, mon editrice et moi*, de Kebir M. Ammi ; *Biographie d'un âne*, de Hassan Aourid)...

Le Colloque universitaire organisé, en Avril 2010, à l'Oberlin College (US), *Apuleius and Africa*²⁹, a donné une notoriété particulière à cette démarche de réévaluation et de redéfinition. C'est sur l'une des personnalités intellectuelles et humaines les plus marquantes, avec celle de saint Augustin, de l'Afrique romaine, Apulée de Madaure, qu'ont été centrées les communications du colloque d'Oberlin. Telle a été également l'orientation de recherche du Colloque International organisé par le Haut-Commissariat à l'amazighité, quelques années plus tard, en 2015, à Souk Ahras (l'antique Thagaste). L'*Âne d'or* y a été notamment plus précisément défini comme « berbère ». Hassan Benhakeia a ainsi proposé une étude sur « Apulée écrivain amazigh » et, en collaboration avec Hacène Hadouane, s'est attaché à identifier et à définir l'amazighité d'Apulée.

La référence d'Apulée à ses origines mi-numides, mi-gétules³⁰, référence qu'introduit le terme *patria*, permet-elle de confirmer la pertinence de ces orientations de recherche ? Il appert en contexte que l'information donnée n'est pas directement assumée. Apulée se borne à rappeler les propos de ses accusateurs, propos en réalité dépréciatifs proposant au proconsul romain une image de natif « barbare »³¹, image associée à l'accusation portée de pratiques magiques. La réfutation donnée par Apulée est, en contraste, celle de la caractérisation de ce lieu d'origine comme colonie romaine florissante dans laquelle lui-même et son père occupent des fonctions officielles. Cette caractérisation est inscrite par Apulée dans une perspective historique qui, sans renier le passé³², ouvre, dans son évolution, sur un statut prestigieux. En contradiction avec la théorie des climats pourtant fortement implantée dans l'Antiquité, elle élève aussi le débat à un plan supérieur, philosophique, par l'affirmation du locuteur, selon laquelle l'important n'est pas le lieu de naissance, mais la valeur d'un homme³³. Fronton et Apulée utilisent pour illustrer cette thèse la même comparaison avec le scythe Anacharsis à propos duquel Apulée écrit³⁴ : « C'est chez les Scythes, gens épais, qu'est né le sage Anacharsis ».

²⁸ DJEBBAR, A. : *Ces voix qui m'assiègent*. Montréal 1999, 54.

²⁹ TODD LEE, B. – FINKERPEARL, E. – GRAVERINI, L. (eds) : *Apuleius and Africa*. New York – London 2014.

³⁰ *Apol.* 26. 1.

³¹ Cf. *Apol.* 25. 2: *At non contraria accusastis : eloquentiam Graecam et barbaram*.

³² *Apol.* 24. 7

³³ *Apol.* 24. 7–9.

³⁴ *Apol.* 24. 6.

Comment, dans ce contexte, interpréter précisément le terme *patria* ? Cicéron, dans son *Traité des Lois*³⁵, présente deux actualisations de *patria*. Au cours du dialogue mis en scène par Cicéron entre Atticus et Marcus, ce dernier répond à Atticus qui s'était étonné de l'entendre désigner par *patria* Arpinum, son lieu familial de naissance : « Il y a pour tous les gens des municipes deux patries : une patrie de nature et une patrie de citoyenneté, une patrie géographique et une patrie de droit ».

On peut rattacher à la première actualisation cicéronienne du terme *patria* la relation établie par Apulée avec son lieu d'origine. Apulée est né en Afrique et assume cette origine : « Je ne rougirais pas de ma patrie dit-il, même si nous étions encore la ville de Syphax »³⁶. Le punique a vraisemblablement été sa première langue, bien que ses écrits n'en portent aucune trace et que ce soit de manière dépréciative qu'est attribuée à Pudens la seule connaissance de cette langue. Imprégnées d'une connotation affective, comme beaucoup plus tard chez saint Augustin, les marques d'attachement d'Apulée à l'Afrique et à ses habitants sont, quoi qu'il en soit, bien attestées dans son œuvre et l'éloge de Carthage, dans la *Floride* 20, ne constitue pas un simple motif de *laudatio urbis*.

Pour Apulée cependant, comme pour Fronton, l'identité sociale et culturelle ne saurait être strictement définie par rapport au lieu de naissance (Madaure/Cirta) et à une spécificité ethnique. En transposant le débat touchant ses origines sur un plan philosophique, Apulée laisse discerner l'émergence d'un état nouveau de civilisation : celui par lequel, dans l'immense étendue de l'Empire, l'identité sociale et culturelle n'est plus strictement géographique et de citoyenneté, mais multidimensionnelle, orientée, pour une élite intellectuelle, par l'ambition de constituer une entité de culture porteuse d'une pensée et d'un langage commun. La néo-rhétorique, dont il a été écrit³⁷ qu'« elle fut véritablement œcuménique » n'est plus une *techné*, mais une culture générale. L'expression *utraque lingua*, utilisée dans la *Floride* 18. 39, ne dénote pas la simple maîtrise de deux langues, mais fonctionne comme signe de la symbiose gréco-latine qui, sans être étrangère à d'autres cultures, constitue le support fondamental de cette pensée et de ce langage³⁸.

Est-il cependant possible d'envisager dans ce contexte culturel que la création littéraire des écrivains africains ait pu être également influencée, ou réorientée, par un substrat indigène ? La question a été posée par le colloque d'Oberlin et celui de Souk Ahras en référence à l'œuvre d'Apulée sur les plans thématiques et stylistiques.

Une des questions thématiques posées a été celle de l'origine du *Conte d'Amour et Psyché*, inséré par Apulée au centre des *Métamorphoses* et qui ne figure pas dans le modèle grec de l'œuvre. Lors du colloque d'Oberlin, Emmanuel Plantade et Nedjima

³⁵ *Leg.* 2. 1. 6.

³⁶ *Apol.* 24. 7.

³⁷ Cf. BARTHES, R. : L'ancienne rhétorique. *Communications* 16 (1970) 183.

³⁸ Sur cette valeur de l'expression *utraque lingua*, voir l'introduction par Emmanuelle Valette-Cagnat de l'ouvrage collectif : DUPONT, F. – VALETTE-CAGNAT, E. (eds) : *Façons de parler grec à Rome*. Paris 2005.

Plantade ont suggéré que le conte relève d'une tradition folklorique berbère. Hassan Bankeia, qui voit par ailleurs dans les tribulations de l'âne Lucius une critique berbère de la Rome impériale, propose pour sa part un rapprochement intéressant avec la trame d'un conte amazigh, Tinanda. Il est cependant hasardeux, s'agissant surtout de traditions orales, de prendre comme source d'un Conte des récits postérieurs au texte étudié. On rappellera, d'autre part, le phénomène de *convergence* qui conduit à retrouver une même thématique en des temps et des lieux n'autorisant aucun contact : les principaux motifs du conte d'Amour et Psyché ont été identifiés, avec des variantes contextuelles, non seulement dans le domaine berbère, mais aussi en Inde, au Mexique, en Argentine, en Afrique noire, en Perse³⁹... Sans adopter la position radicale de Detlev Fehling⁴⁰ réfutant toute influence et faisant d'Apulée le créateur du Conte, on considérera comme étant plus saine que la recherche de son origine dans le chaos folklorique une étude de son *traitement* : transformation d'un conte populaire en conte philosophique, d'inspiration platonicienne, intimement lié, dans les *Métamorphoses*, à l'initiation isiaque.

S'agissant du style d'Apulée, une première précision est à apporter touchant le terme *tumor* communément appliqué pour caractériser le style d'auteurs africains tels qu'Apulée et Tertullien. Dans l'acception originale des humanistes, le mot s'applique à l'emphase du langage et à une grandiloquence laborieuse. Cet emploi est impropre en ce qui concerne Apulée. Si l'outrance emphatique n'est pas absente de l'œuvre d'Apulée, elle y est souvent dénoncée comme écriture par l'ironie et trahit un langage emporté par sa propre création. Ce langage tend en réalité vers l'élaboration d'une esthétique du baroque (dénomination rétroactive) que définissent trois éléments constitutifs : caractère objectif attaché aux formes, aux couleurs, à la surface des choses ; caractère analogique, par contraste et similitude ; dynamique, en tant qu'intéressé par le mouvement et le devenir⁴¹. Cette esthétique triomphe au II^e siècle dans les arts : architecture, décoration, mosaïque, reliefs, portraits (l'œil est désormais représenté sous une forme plastique et, par un effet d'ombre et de lumière, devient reflet de la vie intérieure). Dans quelle mesure un substrat indigène a-t-il eu une influence sur ce mouvement ? Les éléments d'enquête manquent pour apporter une réponse scientifiquement fondée à cette question qu'il serait certainement plus pertinent d'envisager sous l'angle spécifique du traitement de motifs hellénistiques et romains. Ce traitement révèle, en effet, la remarquable faculté de réinterprétation de ces motifs par les artistes africains et de leur recreation originale. Un exemple type, dans l'art de la mosaïque, est celui des productions des ateliers thysdritains.

S'agissant, dans une perspective plus large, de caractériser la prose d'art apulienne, les thèses développées au colloque d'Oberlin, celle notamment de D. L. Selden (*Apuleius and Afroasiatic Poetics*) exigeraient, malgré les documents accumulés, une exploitation et une analyse plus précises. Les éléments de la poésie afro-asiatique relevés par Selden (parallélismes, paronomases, allitérations...) sont insuffisants, voire

³⁹ Cf. SWAHN, J. : *The Tale of Cupid and Psyche*. Lund 1955.

⁴⁰ FEHLING, D. : *Amor und Psyche*. Wiesbaden 1977.

⁴¹ Cf. CALLEBAT, L. : *Langages du roman latin*. Hildesheim – New York 1998, 172–178; CALLEBAT, L. : Le conte d'Amour et Psyché. Un style décadent. *Fontes* 3.5–6 (2000) 45–53.

aberrants, pour rendre compte de la diversité des courants grecs et latins qui sous-tendent la prose d'art apulienne inscrite dans une tradition d'écriture littéraire dont Salluste apparaît comme l'un des précurseurs et à laquelle sont attachés les noms de Sénèque et de Tacite ainsi que l'influence de théories telles que celle du sublime. L'art archaïsant du II^e siècle n'est pas une simple imitation de structures anciennes. Il s'accorde avec la prose de Gorgias en tant que la base de l'art linguistique est principalement syntaxique et la correspondance principalement verticale, mais le principe de correspondances joue dans la prose latine un rôle plus grand que dans la prose grecque. La prose d'Apulée est ici originale par la création d'une poétique de la prose fondée sur deux constituants fondamentaux ; les réseaux de signification et l'organisation sonore de la parole⁴².

Ces éléments d'analyse touchant l'œuvre d'Apulée, étude à compléter nécessairement par une approche différenciée d'autres grands auteurs africains de langue latine, Tertullien et saint Augustin notamment, mettent en évidence la difficulté rencontrée, faute de matériaux suffisants, à fonder objectivement l'influence qu'aurait exercée un substrat indigène sur la création littéraire d'écrivains et d'orateurs imprégnés, dès leur formation initiale, par une tradition culturelle gréco-latine particulièrement riche, forte et toujours vivante. Les dernières années du XX^e siècle et l'époque contemporaine ont vu paraître un nombre important d'ouvrages intéressant l'histoire, la littérature et la situation linguistique de l'Afrique romaine. Différents travaux dont particulièrement ceux de J. N. Adams ont permis d'établir un état linguistique, sinon définitif, du moins scientifiquement fondé de cette province, état qui reste sans doute à affiner dans une perspective diachronique. Une méthodologie féconde d'enquête a été mise en œuvre par l'association de l'histoire, de l'archéologie et de l'ethnologie. Les enquêtes menées d'autre part sur sa production artistique et littéraire peuvent ouvrir des voies renouvelées et fécondes de recherche. Elles exigeraient cependant une approche plus rigoureuse, délivrée de toute idéologie préalable.

Louis Callebat
 Université de Caen-Normandie
 louis.callebat@wanadoo.fr

⁴² Cf. WESTERMANN, J. F. : *Archaische en Archaistische Woordkunst*. Nijmegen-Utrecht 1939 ; CALLEBAT, L. : La prose des Métamorphoses d'Apulée. Éléments d'une poétique. In CHEW, K. – MORGAN, J. R. – TRZASKOMA, ST. M. (eds) : *Literary Currents and Romantic Forms. Essays in Memory of Bryan Reardon*. Groningen 2018, 239–249.